



SOCIÉTÉ ROYALE
D'ARCHÉOLOGIE
DE BRUXELLES

**BULLETIN
D'INFORMATION**

N°78 - MARS 2017



RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE
BRUSSELS HOOFDSTEDELIJK GEWEST

LE MOT DU PRÉSIDENT

Ce premier *Bulletin trimestriel d'information* de l'année 2017 commence tout naturellement par des vœux de bonne et heureuse année. Pour la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, cela pourrait notamment se traduire par l'afflux de nouveaux membres jeunes et dynamiques, la poursuite de notre redressement financier – avec ce qu'il pourrait impliquer de projets intéressants – et la concrétisation, sous une forme nouvelle, de nos accords de collaboration avec la Région de Bruxelles-Capitale et avec la Ville de Bruxelles. 2017 devrait aussi nous permettre de finaliser la publication, dans notre collection *Investigations*, des importantes recherches menées sur l'*Aula Magna* du palais du Coudenberg. Quant au tome 74 (2016-2017) de nos *Annales*, il s'annonce somptueux.

L'année qui vient de se clôturer a vu le départ d'une des chevilles ouvrières de la Société, Anne Buyle, admise à la pension en novembre 2016. Un article de ce *Bulletin* rappelle l'ampleur et la qualité du travail que, pendant plus de trente ans, Anne a réalisé pour la Société ; nul ne connaît mieux qu'elle l'histoire et les archives de la SRAB... Son remplacement nous a permis d'engager, à son poste d'assistante scientifique-bibliothécaire-documentaliste, Pierre Anagnostopoulos, que les membres de la Société connaissent depuis longtemps. C'est le poste de dessinateur-photographe qu'occupait Pierre qui est maintenant vacant ; j'espère pouvoir communiquer le nom de notre nouveau collaborateur dans le prochain *Bulletin*.

Des chantiers archéologiques menés par la Société, c'est probablement celui de l'église des Récollets (le musée « Bruxella 1238 ») qui fera le plus parler de lui en 2017. Le développement de la Bourse de commerce comme musée de la Bière et le réaménagement radical du centre de Bruxelles conféreront au site une visibilité nouvelle ; une scénographie appropriée mettra en évidence l'histoire du couvent et intégrera l'apport des fouilles menées en 1988 sous la direction de Pierre Bonenfant. Il n'est pas exclu que des recherches archéologiques complémentaires puissent être menées sous l'égide de la Région de Bruxelles-Capitale et intégrées dans le rapport définitif de fouilles.

L'année qui commence entraînera aussi un autre changement important dans la vie de la Société : à partir de septembre 2017, la société Conservart qui nous accueille avec tant de gentillesse et permet à nos conférences de se dérouler dans une atmosphère confortable et conviviale, ne sera plus en

mesure de mettre son auditorium à notre disposition. Nous sommes donc à la recherche d'un lieu qui présente autant d'avantages que Conservart. Certaines pistes sont très encourageantes... Quoi qu'il en soit, le programme des conférences que nous vous proposerons dès la rentrée 2017/2018 s'annonce à la hauteur de celles qui vous seront présentées dans les prochains mois.

Le mardi 14 mars 2017, à l'issue de l'Assemblée générale statutaire, Pierre Anagnostopoulos et Françoise Urban présenteront les résultats de leur examen approfondi de l'emblématique statue de saint Michel qui couronne, depuis le milieu du xv^e siècle, la flèche de l'hôtel de Ville de Bruxelles. Surprises garanties ...

Alain DIERKENS

Président de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles

ANNE BUYLE : TRENTE-TROIS ANS AU SERVICE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'ARCHÉOLOGIE DE BRUXELLES

La nouvelle a de quoi surprendre ; elle était pourtant inévitable. La personne qui connaît probablement le mieux la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, ses activités, ses publications, sa bibliothèque, ses archives, ses membres, a été admise à la pension le 30 novembre 2016 et s'en va discrètement, après trente-trois ans dans ses fonctions d'assistante scientifique au service de notre Société. C'est en effet en 1983 qu'Anne Buyle a été engagée comme bibliothécaire-documentaliste par la SRAB.

Licenciée en histoire de l'art et archéologie (Université catholique de Louvain, 1980) avec grande distinction, Anne s'est d'abord spécialisée dans l'orfèvrerie mé-

diévale ; son mémoire portait sur la châsse de saint Symphorien conservée dans l'église de Saint-Symphorien-lez-Mons. Elle a ensuite approfondi ses connaissances et ses compétences techniques en suivant les cours d'orfèvrerie à l'Institut des Arts et Métiers entre 1980 et 1990. Puis, tout en assumant parfaitement ses occupations professionnelles, elle obtient avec grande distinction une seconde licence, cette fois en Sciences de l'Information et de la Documentation (Université libre de Bruxelles, 1996).

Malgré le travail fastidieux et chronophage que requéraient, dans un environnement parfois difficile, l'organisation, mois après mois, des activités sur le terrain et des

visites des membres de la SRAB ainsi que la programmation des nombreuses conférences présentées à la tribune de la Société, elle réussit à maintenir une activité scientifique de haut niveau et à participer à la plupart des Congrès de la Fédération des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique en y présentant des communications originales et érudites. Et elle y ajouta d'autres conférences prononcées à la SRAB, aux Musées royaux des Beaux-Arts, aux Facultés universitaires Saint-Louis et à l'abbaye de Villers-la-Ville.



Fig. I.1 – Anne Buyle (30 novembre 2016)

On trouvera ci-dessous la liste de ses publications ; elle témoigne de son intérêt constant et varié pour l'histoire de l'art de nos contrées, et particulièrement de Bruxelles, surtout aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e

siècles. Elle y a fait preuve d'une réelle maîtrise de la critique historique, de la recherche tous azimuts des sources (écrites ou figurées) et de la contextualisation des divers sujets qu'elle a traités. Sa connaissance des dépôts d'archives et des bibliothèques bruxelloises est impressionnante. Quant à son livre consacré à l'église Notre-Dame du Finistère, il s'est révélé un véritable *best-seller*.

À la demande de membres du Bureau de la SRAB, Anne Buyle a évidemment aussi procédé à diverses recherches qui n'ont pas donné lieu à des publications, notamment une étude de faisabilité d'un ouvrage sur l'église Saint-Nicolas à Bruxelles, des recherches relatives à la collégiale de Soignies ou des investigations sur le cimetière mérovingien de La Buissière. Elle est, de surcroît, l'auteur d'un monumental catalogue des représentations de l'*Aula Magna*, accompagné d'une volumineuse analyse iconographique critique ; cette contribution fondamentale à l'histoire du palais du Coudenberg est encore inédite, mais elle devrait donner prochainement lieu à une publication qui servira de référence.

Les scientifiques n'en ont jamais terminé avec la recherche. Peu avant de prendre sa retraite, Anne Buyle a fait une découverte capitale pour le palais du Coudenberg et elle nous en fera certainement part sous peu.

Nous ne pouvons que la féliciter et la remercier très chaleureusement pour les trente-trois années qu'elle a consacrées à notre Société. Nous lui souhaitons de rester simplement ce qu'elle est : une chercheuse de premier plan avec une absence totale d'ostentation, une

évidente disponibilité, une honnêteté scrupuleuse et un souci de justice dans les contacts sociaux.

Alain DIERKENS
Président de la SRAB

&
André VANRIE
Secrétaire général honoraire
de la SRAB



Fig. I.2 – Dans le bureau de la SRAB, de gauche à droite, Anne Buyle, Chantal Fache, Michel Fourny et Pierre Anagnostopoulos (30 novembre 2016).

PUBLICATIONS D'ANNE BUYLE

NB : Cette liste, arrêtée en 2016, ne comprend pas les résumés de communications présentées à des congrès et journées d'études.

- (avec René BRION), *L'hôtel Ravenstein siège de la Société royale belge des Ingénieurs et Industriels*, Bruxelles, 1987, 72 p., ill.

- « Le projet de Jean-Baptiste Vifquain pour le monument de Waterloo », dans *Cahiers bruxellois. Revue d'histoire urbaine*, t. 30, 1989, p. 59-72.

- « Meer over de fragmenten van een kacheltegels uit het Hof van Hoogstraten te Brussel : het embleem van Isabella van Portugal », dans *M & L. Monumenten en Landschappen*, t. 9, n° 1, janvier-février 1990, p. 52-56.
- « La viticulture à Bruxelles au Moyen Âge. État de la question », « Le pochon de poêle de Philippe de Clèves. Étude historique », « Localisation de l'hôtel des Ravenstein rue de l'Écuyer », « L'église Notre-Dame du Finistère. 1. Quelques données historiques » et (avec Michel FOURNY), « Analyse d'un fragment à motif héraldique », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 59, 1994, p. 177-179, 189-206, 207-221, 222-224 et 227-233.
- « Un cimetière à la Cambre (Ixelles) au XIX^e siècle », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 61, 1996, p. 177-188.
- « À propos du projet de Jean-Baptiste Vifquin pour le monument de Waterloo », dans *Cahiers bruxellois. Revue d'histoire urbaine*, t. 35, 1995-1996, p. 145.
- « Le siège du Parlement bruxellois : étude historique. 1700-2000 » *partim*, sous la dir. d'André VANRIE, dans André VANRIE, Anne BUYLE & Adie FRYDMAN, *De l'hôtel de Limminghe au siège du Parlement bruxellois*, Bruxelles, 2000, p. 23-58.
- « Un projet inédit de monument à Waterloo », dans *Waterloo. Lieu de mémoire européenne (1815-2000)*, Louvain-la-Neuve, 2000, p. 141-149.
- « L'aigle blessé de Gérôme, de la gestation à l'inauguration. Étude matérielle », dans *Waterloo. Monuments et représentations de mémoires européennes (1792-2001). Histoires et controverses*, Louvain-la-Neuve, 2003, p. 208-268.
- (avec Louis PARIS, avec la coll. de Jean-Didier VAN PUYVELDE), *Tables générales des publications de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, 1887-1999*, Bruxelles, 2003 (= *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 66, 2003), xxii-212 p.
- « Peter Scheemaekers le Vieux », « Hendrik-Frans Verbrugghen » et « Jean Vander Heijden », dans Alain JACOBS, dir., *Sculpteur au crayon. Dessins de sculpteurs du XVII^e siècle à nos jours*. [Catalogue de l'exposition, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, 17 novembre 2004 - 8 janvier 2005], Bruxelles, 2004, p. 24-39 et 54-55.
- « Quelques documents d'archives concernant des artistes, artisans et architectes de la première moitié du XVIII^e siècle », dans *Archives et Bibliothèques de Belgique*, t. 76, 2005, p. 67-134.
- *L'église Notre-Dame du Finistère à Bruxelles aux XVIII^e et XIX^e siècles. Redécouvertes et documents inédits*. Bruxelles, 2008 (Société royale d'Ar-

chéologie de Bruxelles. Investigations, 1), 176 p., 81 ill.

- « Sous les ailes de l'archange, un Palais royal, une collection de tableaux... Aperçus sur le cadre de vie et les attaches privées d'un contrôleur des ouvrages de la Ville : Pierre De Doncker (1697 ? – 1764) », dans *Cahiers bruxellois. Revue d'histoire urbaine*, t. 40, 2008-2009, p. 135-192.

- « À propos de travaux de décorations effectués à l'abbaye de Villers-la-Ville sous l'abbatiat de Jacques Hache (1716-1734) », dans *Image et imagination. Recueil d'articles offert à André Vanrie à l'occasion de son septantième anniversaire*, Bruxelles, 2010 (Archives et Bibliothèques de Belgique, numéro spécial 91), p. 111-148.

- « Considérations sur quelques plans de la chapelle du palais de Bruxelles dressés à l'occasion de cérémonies et sur leurs auteurs », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 70, 2009-2011, p. 171-208.

- « Dessins relatifs à l'église Notre-Dame du Finistère à Bruxelles conservés au musée Plantin-Moretus/Cabinet des Estampes à Anvers », dans *Annales d'Histoire de l'Art et d'Archéologie*, t. 33, 2011, p. 73-98.

- « L'inventaire après décès d'Anne Éléonore Lefebure. Vie quotidienne d'une béguine au Grand Béguinage de Bruxelles dans la seconde moitié du xvii^e siècle », dans *Quotidiana. Huldealbum dr. Frank Daelemans*, Bruxelles, 2012 (Archives et Bibliothèques de Belgique, numéro spécial 95), p. 143-169.

- « Complément à l'étude de l'építaphe d'Henri de Bronchorst réalisé par Jérôme Duquesnoy », dans *Cahiers bruxellois. Revue d'histoire urbaine*, t. 45, 2013, p. 305-315.

- « Un peintre et sculpteur liégeois au château de Merode : Renier Ren-deux et son commanditaire Jean-Philippe-Eugène de Merode, marquis de Westerloo », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 72, 2014, p. 327-421.

- (avec Michel FOURNY), « Les offices aménagés sous la chapelle du palais du Coudenberg au xvi^e siècle à Bruxelles. Archives et iconographie inédites du xviii^e siècle », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 72, 2014, p. 227-283.

- « Pays-Bas autrichiens : Quelques aspects de la vie quotidienne au début du xviii^e siècle d'après la correspondance du marquis de Westerloo », dans *Ngonge. Carnets de sciences humaines*, n° 9, 2014, p. 7-12.

- « Vue anonyme du palais », dans Vincent HEYMANS, dir., *Le palais du Coudenberg à Bruxelles*, Bruxelles, 2014, p. 120-122.

À LA RECHERCHE DES PLUS ANCIENNES REPRÉSENTATIONS DE L'AULA MAGNA¹

En décembre de l'an dernier, l'auditoire de Conservart recevait en primeur² l'argumentaire détaillé de l'identification inédite d'une image de l'*Aula Magna* du palais du Coudenberg, peinte par un Primitif flamand anonyme, vers 1470-1480. Cette datation précoce fait de cette « nouvelle » image la représentation détaillée de l'édifice la plus ancienne répertoriée à ce jour.

Choisi en 1924 par Max Friedländer comme œuvre éponyme d'un peintre anonyme, dès lors dénommé Maître de la Légende de sainte Barbe, le grand panneau acquis en 1939 par les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique constitue une des pièces maîtresses de la riche collection d'œuvres de Primitifs flamands dont l'institution fédérale peut s'enorgueillir. À ce titre, le panneau de la légende de sainte Barbe est toujours exposé bien en évidence et n'a que rarement quitté les cimaises du musée.

Il s'offre ainsi, en quasi permanence depuis trois quarts de siècle, à l'admiration des visiteurs du monde entier³. Comment expliquer dès lors que plusieurs générations d'historiens de l'art, historiens et archéologues de Bruxelles n'y ont pas reconnu le portrait architectural de l'*Aula Magna*, l'édifice emblématique par excellence de l'ancien palais du Coudenberg depuis le xv^e siècle? Le paradoxe semble se renforcer lorsqu'on réalise que l'œuvre peinte est exposée à moins de cent mètres du lieu où son modèle monumental de pierre, d'ardoise et de verre se dressait jadis. Il s'agit évidemment de souligner que le modèle en question a été détruit de longue date. Il fut complètement arasé au niveau du sol en 1774, soit un siècle et demi avant l'étude de Max Friedländer et quinze années supplémentaires avant que la peinture intègre les salles d'exposition du prestigieux musée bruxellois. Hormis les vestiges archéologiques très partiels et

¹ Résumé d'une conférence présentée à la tribune de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, dans l'auditorium Conservart, le mardi 20 décembre 2016.

² Une première communication publique plus succincte avait rassemblé à l'ULB le cénacle belge des spécialistes des Primitifs flamands, autour de Catheline Périer-D'Ieteren : Didier Martens et Michel Fourny, *La plus ancienne représentation de l'Aula Magna ? Une lecture du décor architectural du cycle bruxellois de la Légende de sainte Barbe (c. 1470-1480)*. Étudier, enseigner et préserver l'œuvre d'art. Journée d'étude en hommage à Catheline Périer-D'Ieteren. Vendredi 17 juin 2016.

³ Depuis la tenue en 2013 de l'exposition *L'héritage de Rogier van der Weyden*, écourtée suite à des infiltrations d'eau à l'intérieur des salles du musée, l'œuvre a été mise en sécurité et remplacée par une simple photographie.

récemment mis au jour de l'*Aula Magna*, seule une iconographie abondante perpétue son souvenir visuel et sa gloire passée, essentiellement auprès des érudits, spécialistes ou amateurs de l'histoire de Bruxelles. Encore s'agit-il de saisir les subtilités des codes de lecture fluctuants de cette imagerie hétérogène. L'iconographie, aussi explicite soit-elle, ne remplacera jamais l'extraordinaire monumentalité presque écrasante d'un bâtiment de 45 m de haut⁴ qui dominait le paysage bruxellois jusqu'en 1774. Cette présence était d'autant

plus prégnante que l'on remonte dans le temps. Au xv^e siècle, la colossale *Aula Magna* ne connaissait guère de rivale, à part l'hôtel de ville et quelques églises très imposantes. Par exemple, le fameux panorama de la ville, peint vers 1665 par Jean-Baptiste Bonsecroy rend très bien compte de cette monumentalité exceptionnelle dans un environnement pourtant déjà très fortement urbanisé. Ainsi sommes-nous persuadés que l'identification du portrait de l'*Aula Magna* sur le panneau de *la Légende de sainte Barbe* par le



Fig. II.1 – Maître de la Légende de sainte Barbe : Cycle de sainte Barbe, fragment (détail avec *Aula Magna*). Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts (photo musée).

⁴ Par comparaison, les actuels hôtels néoclassiques qui bordent la place Royale et qui nous paraissent imposants sont loin du compte quand on sait que le sommet des balustrades qui couronnent les façades atteignent un peu moins de 18 m, soit un peu plus du tiers de la hauteur mesurée sous le faîte de l'*Aula Magna*.

spectateur bruxellois contemporain de l'œuvre relevait du mécanisme de l'évidence instantanée de la perception, en dépit des imperfections que l'image présente par rapport à la réalité objective de l'édifice et sans impliquer une analyse consciente de l'image. Depuis la disparition du monumental bâtiment, rares sont les personnes⁵ qui peuvent se targuer d'une véritable familiarité avec l'ancienne matérialité de l'édifice et qui auraient pu s'approcher, un tant soit peu, de celle du témoin direct de l'Ancien régime. Les fouilles archéologiques *in extenso* des vestiges de l'*Aula Magna* sous la direction de Pierre-Paul Bonenfant (1936-2010) ont nécessité, entre 1995 et 2000, la présence ininterrompue sur le terrain d'une équipe de chercheurs particulièrement motivée, attentive et persévérante. Ce singulier vécu obsessionnel fixé sur l'*Aula Magna* a amené l'un de nous (M.F.) dans cet état de perception proche de la « réalité augmentée »⁶ qui a provoqué la reconnaissance immédiate du portrait de

l'édifice, face à l'œuvre peinte. Le fait que le Maître de la Légende de sainte Barbe a représenté l'*Aula Magna* isolée des autres bâtiments de l'ancien palais bruxellois a certainement constitué un obstacle à son identification. Le peintre l'avait choisie comme édifice emblématique, représentant à la fois l'ensemble du palais et sans doute aussi indirectement la personne du duc de Bourgogne.

Le même souci emblématique de la représentation du pouvoir ducal se retrouve dans une miniature dessinée vers 1469, soit probablement très peu de temps avant le panneau du Maître de la Légende de sainte Barbe. Il s'agit d'une minuscule image de la Ville de Bruxelles, habilement synthétisée à l'intérieur du cadre ovale d'une lettrine « P » qui ouvre le chapitre relatif à Bruxelles, de l'inventaire des chartes brabançonnées d'Adrien vander Ee. Centrée en bas de la composition et au premier plan, une imposante porte s'ouvre dans le mur d'enceinte qui enserme les

⁵ On pense d'abord à l'architecte Paul Saintenoy (1862-1952) qui fut un temps Secrétaire général de la SRAB et à qui on doit des essais de restitution de l'*Aula Magna*. Il est hautement probable qu'il connaissait le panneau bruxellois de la *Légende de sainte Barbe*. Son intérêt le plus vif pour l'ancien palais du Coudenberg remonte cependant à ses années de la pleine force de l'âge, entre la fin du XIX^e siècle et un peu avant la Seconde Guerre mondiale, couronnées par la publication de sa magistrale étude, entre 1932 et 1935, soit quelques années avant l'acquisition du panneau de la *Légende de sainte Barbe* par les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.

⁶ « Réalité augmentée » avant la lettre qui est aujourd'hui très à la mode dans les présentations muséographiques. L'image virtuelle à l'échelle réelle d'un monument disparu qu'il s'agissait naguère de reconstituer mentalement *in situ* est maintenant générée par des procédés informatiques de projection en trois dimensions d'une image géo-localisée : https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9alit%C3%A9_augment%C3%A9e

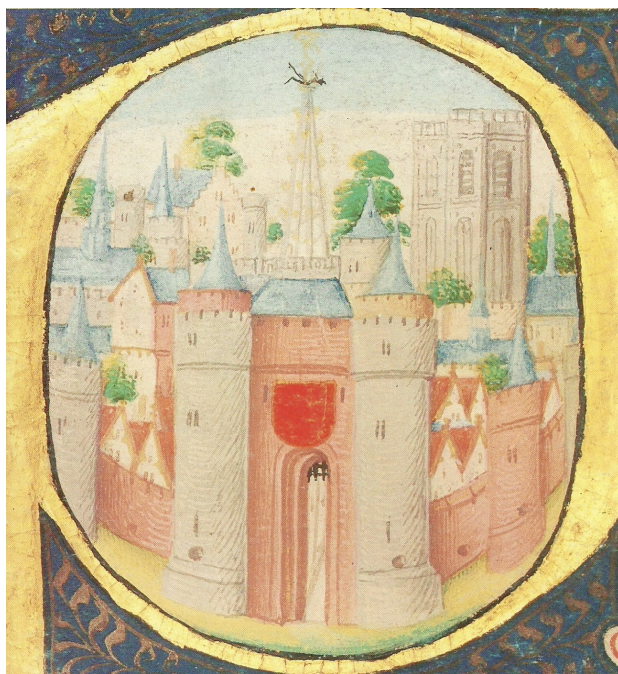


Fig. II.2 – Image synthétique de la ville de Bruxelles dans une lettrine (Miniaturiste bruxellois : copie de l’Inventaire des chartes de Brabant d’Adrien vander Ee, *Initiale P* (détail). Bruxelles, Archives générales du Royaume). L’*Aula Magna* est représentée sommairement, à gauche de la flèche de l’hôtel de ville de Bruxelles.

petites habitations anonymes du bas de la ville. Au-dessus, c’est la flèche de l’hôtel de ville, qui domine. Elle est accompagnée, à droite, des tours jumelles de la collégiale Saints - Michel - et - Gudule. À gauche, au même plan hiérarchique supérieur de la composition, la silhouette d’un grand bâtiment se dresse, dans lequel nous identifions une représentation très schématique de l’*Aula Magna*. À nouveau, cette interprétation avait échappé à nos prédécesseurs du xx^e siècle et nous pensons que ce qui apparaît de prime abord comme une hypothétique allusion devait avoir valeur d’évidence pour le lecteur contemporain du manuscrit.

Les motivations du peintre brugeois Gérard David (†1523), qui est considéré comme un des derniers Primitifs flamands, sont plus difficiles à cerner dans la représentation qu’il donne d’une assez crédible *Aula Magna*, en arrière-plan du panneau représentant le *Chanoine Bernardus de Salviati et trois saints*, conservé à la National Gallery de Londres. Le bâtiment apparaît, ici aussi, en situation dominante dans l’image synthétique d’une ville fortifiée, comportant un mur d’enceinte muni d’une porte, mais sans la présence, cette fois, de la flèche de l’hôtel de ville ni des tours de la collégiale Saints-Michel-et-Gudule qui



Fig. II.3 – Image synthétique d’une ville fortifiée anonyme. Un bâtiment similaire à l’*Aula Magna* bruxelloise domine la composition (Gérard David, *Le chanoine Bernardus de Salviati et trois saints*. Londres, National Gallery).

auraient constitué des indices explicites et déterminants en faveur d’une identification de la ville de Bruxelles. Le principal obstacle à l’identification à l’*Aula Magna* est que Gérard David ne semble guère avoir de liens avec Bruxelles. Il est néanmoins probable que des élé-

ments importants de sa biographie nous échappent. Quoiqu’il en soit, on s’interroge sur l’intérêt que le peintre, ou le donateur également natif de Bruges, aurait trouvé à représenter sciemment la ville de Bruxelles dans une œuvre exécutée pour un autel de l’église Saint-

Donatien, située précisément à Bruges. L'allusion à Bruxelles serait-elle tout de même volontaire, du chef du peintre ou du donateur, et pleine d'un sens qui nous échappe ? À moins d'imaginer que le portait de l'*Aula Magna* ait pu circuler dans des cahiers de modèles en perdant sa signification première. Le peintre aurait alors reproduit l'image en ne gardant que l'idée générique d'une ville fortifiée, sans allusion volontaire à un lieu particulier.

D'autres potentiels portraits de l'*Aula Magna* posent question sans qu'on y trouve de développements pleinement satisfaisants, dans l'état actuel de la réflexion.

Ainsi, le Maître d'Évora a peint, à l'arrière-plan d'une Vierge à l'Enfant conservée au *Museo Lázaro Galdiano* de Madrid, un bâtiment qui présente de nombreuses similitudes avec celui que nous venons d'examiner, mais qui s'éloigne un peu plus encore des critères retenus pour valider une identification assurée à l'*Aula Magna* de Bruxelles. La filiation entre les deux œuvres semble évidente lorsqu'on sait que le Maître d'Évora travaillait dans l'entourage immédiat de Gérard David.

Enfin, une enluminure d'un artiste anonyme, pour le parchemin de la *Chronique des ducs de Bourgogne* de Georges Chastellain (†1475) représente le duc de Bourgogne Charles le Téméraire « en tenue de

deuil noire », à la mort de Philippe le Bon. Le pignon crénelé d'un bâtiment est mis en évidence, parmi d'autres constructions fantaisistes, et pourrait bien constituer une allusion assez libre à l'*Aula Magna* qui, dans ce contexte, représenterait à la fois le duc Charles et le souvenir de son défunt père.

L'archéologue trouve évidemment son intérêt dans cette quête d'images qui, par la méthode comparative et dans une optique diachronique, a pour but de contribuer à une visualisation la plus objective possible du bâtiment disparu. En particulier, l'analyse du panneau du Maître de la Légende de sainte Barbe est riche en enseignements. Le fait qu'il s'agit de l'image détaillée la plus ancienne qui nous soit parvenue est très important. Par la comparaison avec les autres images avérées de l'*Aula Magna*, qui lui sont postérieures de près d'un demi-siècle, des indices laissent deviner que le peintre n'aurait pas transposé un croquis saisi sur le vif d'un état de l'édifice figé vers 1470-1480. On pense que l'image qu'il nous a transmise du monument s'inspirerait plutôt du projet initial de la construction de 1452, tel qu'il n'a jamais été achevé et qui a connu des modifications notables en cours de réalisation. Nous avons remarqué que l'*Aula Magna* présente une silhouette et des proportions tout à fait identiques à celles du pignon nord-ouest (rue de la Tête d'Or) de l'aile droite de l'hô-

tel de ville de Bruxelles, jusqu'aux très hautes tourelles d'angle, que le Maître de la Légende de sainte Barbe a représentées anormalement hautes par rapport à l'ensemble de l'iconographie postérieure du palais du Coudenberg. Les tentures des mois de février et de mars des *Chasses de Maximilien* montrent ces tourelles toujours inachevées vers 1520-1530, avant qu'elles soient couvertes d'une toiture à un niveau plus bas que celui initialement prévu en 1452. Les constructions de l'*Aula Magna* et de l'aile droite de l'hôtel de ville sont presque contemporaines et elles ont toutes deux été mises en œuvre par les équipes de la Ville de Bruxelles⁷. Les rares sources écrites dont on dispose pour établir la chronologie du chantier de l'hôtel de ville renseignent l'an 1444 pour la pose de la « première pierre » de l'aile droite, ce qui permet d'envisager qu'elle a pu servir de modèle à l'*Aula Magna* dont les fondations furent maçonnées en 1453.

L'historien de l'art est comblé lui aussi. Qui d'autre qu'un spécialiste aguerri des Primitifs flamands eût été à même de traduire les intentions, notamment narratives et symboliques, du peintre dans cette composition enchevêtrée particulièrement difficile à décrypter ? Le portrait que l'artiste donne de l'*Aula Magna* ne se voulait pas

réaliste dans l'acception actuelle du terme, loin s'en faut. Il comporte des singularités dont beaucoup s'expliquent.

L'apport le plus important de l'étude concerne certainement le cénacle international des spécialistes des Primitifs flamands, à l'affût de la moindre information nouvelle. En effet, l'hypothèse de l'identité du Maître de la Légende de sainte Barbe faisait débat sur la question de son probable attachement à Bruxelles. Les opinions restaient partagées, sans que se détachent des arguments décisifs. Le portrait de l'*Aula Magna* fait office de signature *ad locum* susceptible de clore les débats en faveur de la localisation bruxelloise de l'activité du peintre anonyme.

Les deux orateurs, dont l'un est historien de l'art, l'autre archéologue, préparent deux publications conjointes et parallèles dont la première met l'accent sur l'approche des représentations les plus anciennes de l'*Aula Magna* selon la perspective de l'histoire des images. Voir Didier MARTENS / Michel FOURNY, « La plus ancienne représentation de l'*Aula Magna* ? Une lecture du décor architectural du cycle bruxellois de sainte Barbe (c. 1470-1480) », dans *Annales d'Histoire de l'Art et d'Archéologie*, 37, 2016 (à paraître).

⁷ On sait que le Maître maçon de la Ville, Guillaume de Vogel, a été chargé du chantier de l'*Aula Magna*.

Dans un second article, ils entendent traiter le même sujet selon la perspective de l'archéologie monumentale. Voir Michel FOURNY / Didier MARTENS, « Les plus anciennes représentations de l'*Aula Magna* de Bruxelles dans la peinture flamande des xv^e et xvi^e siècles : essai de bilan et nouvelles propositions », dans *Annales de la*

Société royale d'Archéologie de Bruxelles, 74, 2016 (à paraître).

Quant à la présente notice, elle résume la problématique tout en abordant certaines questions originales qui ne sont développées dans aucun des deux articles sous presse.

Michel FOURNY &
Didier MARTENS

BRUXELLES ET SES ENVIRONS À L'ÉPOQUE ROMAINE : UNE APPROCHE PLURIDISCIPLINAIRE⁸

À la fin du mois de juillet 2015 la nouvelle d'une découverte archéologique sur le site de Tour et Taxis parvient à Sylvianne Modrie au Département du Patrimoine Archéologique de la Direction des Monuments et Sites. Lors du contrôle de terrain par l'archéologue et par le pédologue Yannick Devos (Université libre de Bruxelles, CREA-Patrimoine), leur attention a été attirée par la présence de multiples fragments de tuiles de types *tegula* et *imbrex* et par quelques tessons de céramique romaine. Outre ces éléments archéologiques, un potentiel d'informations pédologiques est mis en évidence. Une fouille d'urgence est organisée par le Département du Patrimoine archéologique en étroite collabora-

tion avec les Musées royaux d'Art et d'Histoire. En ce qui concerne le volet géo-archéologique, Yannick Devos et des collaborateurs de l'Institut royal des Sciences Naturelles de Belgique ont été chargés de récolter un maximum d'informations géologiques du site.

Évolution d'un méandre de la Senne

Les investigations sur le site de Tour et Taxis ont apporté une masse impressionnante de nouveaux éléments concernant l'évolution du paysage de cette partie de la capitale. Bruxelles s'est développée sur les rives de la Senne et sur quelques îlots dans la ri-

⁸ Résumé d'une conférence présentée à la tribune de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, dans les locaux de Conservart, le 31 janvier 2017.

vière. Le réseau hydrologique dans le passé était cependant complètement différent de l'image que nous en avons aujourd'hui. À la fin de la dernière glaciation, les rivières étaient souvent très larges et profondes ; leurs nombreux méandres érodaient les terrains avoisinants et ont peu à peu formé le paysage actuel. À partir du début de l'Holocène, les lits fluviaux se sont progressivement comblés suite à des processus naturels et se sont souvent déplacés. C'est pourquoi le chantier de fouilles se situait à quelques centaines de mètres à l'ouest du trajet de la Senne du XIX^e siècle. Nous y avons mis au jour un ancien bras oublié, et plus

particulièrement un méandre, de la Senne. Cela implique que d'un côté la berge était érodée, tandis que de l'autre côté des sédiments s'étaient déposés. Ces dépôts nous renseignent notamment sur le débit et la vitesse de l'eau. Sur le site de Tour et Taxis, on a constaté que les dépôts dans la rivière ont été de plus en plus fins ; ce qui indique que la Senne a stagné à cet endroit. À un certain moment, les dépôts deviennent plus grossiers ; ce phénomène est dû à une activité humaine. À l'époque romaine, les habitants d'une exploitation agricole proche ont creusé un chenal à travers le méandre embourbé. Pendant cette période, trois chenaux



Fig. III.1 – Vue générale des fouilles sur le site de Tour et Taxis (photo Sylvianne Modric © SPRB).

successifs ont été réalisés, dont certains étaient pourvus de renforcements en bois. Après l'époque romaine, la nature reprend ses droits et évolue vers une aulnaie puis vers un marécage. Vers la fin de XIX^e siècle, le terrain est considérablement rehaussé, probablement à l'occasion des creusements pour l'extension du Port de Bruxelles et de l'aménagement des infrastructures industrielles (dépôts, gare et réseau ferroviaire) de Tour et Taxis.

L'occupation des rives de la Senne à l'époque romaine

Les traces les plus anciennes recueillies lors de l'intervention d'urgence semblent remonter au mésolithique. Une série de petits outils en silex en témoignent. Une petite hache polie dans le même matériel datant probablement de la fin du néolithique complète la collection. Ces objets lithiques proviennent peut-être de terrains situés en hauteur et ces éléments ont abouti dans la Senne avec des terres érodées.

C'est probablement vers la fin du I^{er} siècle que les habitants d'une *villa* proche de la rivière ont, pour la première fois, renforcé les berges de la Senne, une activité qui sera répétée à trois reprises. Ces consolidations pouvaient être composées de pieux enfoncés verticalement dans le sol, contre lesquels s'appuyaient des planches horizontales. En d'autres endroits,

des petits piquets apposés l'un contre l'autre pouvaient être mis verticalement ou en biais. Localement, nous avons découvert de modestes traces d'un lacis de brins d'osier, qui à l'origine étaient probablement fixés entre des piquets pointus plantés dans le sol. Quatre poutres disposées en forme de rectangle pourraient indiquer en cet endroit la présence d'une sorte de plateforme ou de débarcadère. Les habitants ont utilisé comme dépôt, les zones qui se trouvaient entre la berge et le renforcement ; c'est ce dont témoignent de nombreux matériaux de construction, des ossements d'animaux, des fragments de céramiques et des objets en métal (**fig. III.2**) et en os.

Une série d'objets illustrent la vie quotidienne dans les environs à l'époque romaine. L'agriculture occupait une place importante. Une faux en fer était certainement utilisée pour la moisson des différentes sortes de céréales rencontrées sur le site. L'épeautre était largement prédominant avec plus de 90% dans les multiples échantillons collectés par les chercheurs de l'Institut des Sciences naturelles. L'analyse des pollens et des macro-restes végétaux ont prouvé que les plantes échantillonnées poussent souvent dans (ou en bordure) des champs et jardins ou dans des chemins piétinés. On a également constaté la présence de moisissures caractéristiques de champignons coprophiles, qui se nourrissent exclusivement, ou pré-



Fig. III.2 – Outil en fer (rasoir, canif ou instrument chirurgical ?) (photo Lou Cognard © SPRB)

férentiellement, d'excréments animaux. Ce qui constitue un indice direct de la présence d'animaux broutants. Le long des berges poussaient des arbres et des arbustes comme le sureau noir, le mûrier, le cornouiller sanguin, le chêne, le noisetier, le saule et l'aulne. Les pollens nous renseignent également sur la présence, dans les environs plus éloignés, de bois de chênes et de hêtres.

Simultanément à l'entretien des aménagements en bois et à la pratique d'activités agricoles, les habitants d'une *villa* toute proche ont également élevé des animaux. La multitude d'ossements (particulièrement de bovins et d'équidés), parfois encore en connexion anatomique dans le lit du paléochenal de la Senne, l'illustre clairement. Les bœufs étaient utilisés

comme animaux de trait pour le travail des champs ou pour le transport en chariots et charrettes. Comme le montrent de nombreuses traces de découpe, ils servaient aussi de nourriture carnée, dans une marmite ou sur une broche. Une petite sonnette peut également être mise en connexion avec la présence de bœufs. Lors du ramassage à la main des ossements, nous avons immédiatement remarqué la présence d'un assez grand nombre d'ossements d'équidés (8 individus). Une autre catégorie d'animaux bien représentée sur le site de Tour et Taxis est constituée par les chiens.

Dans le remplissage de la Senne, nous avons également découvert des restes de mammifères qui ne font pas partie des animaux d'accompagnement ou de basse-cour,

comme par exemple des castors, des martres, des chevreuils, des cerfs et des blaireaux. Parmi les oiseaux, on remarque aussi quelques espèces qui sont de nos jours plus rares au centre de Bruxelles, par exemple le colvert, le cygne, l'aigle de mer et le cormoran. La présence d'un grand fragment d'une ramure de cerf avec des traces de sciage prouve l'exercice de la tableterie dans les environs. Une pantoufle de type *carbatina* et des clous non utilisés pourraient indiquer des activités d'un cordonnier. Pour la vaisselle de table ou de cuisine, on achetait des récipients en céramique ou en verre provenant d'ateliers régionaux et de centres de production plus éloignés.

Le site de Tour et Taxis dans une perspective plus large

Les découvertes de 2015 ne sont pas les premières réalisées dans les environs du site de Tour et Taxis. En 1856 déjà Louis Gale-sloot mentionne la découverte d'un *aureus* de l'empereur Hadrien (117-138) près du Pantenshuis, maison de campagne du xvi^e siècle qui se situait à l'emplacement des anciens entrepôts des chemins de fer. Lors du creusement du Bassin Vergote en 1904, on a également découvert des ossements d'animaux, des tuiles et plusieurs monnaies romaines. Le 17 juin 1921, on a mis au jour, rue de l'Escaut à Molenbeek, un puits gallo-romain qui renfermait un seau et deux

sépultures de la fin du iv^e ou le début du v^e siècle. Ce puits réutilisé faisait très certainement partie d'un habitat gallo-romain qui a malheureusement disparu lors de la construction du quartier. Cette structure se situe à environ 500 m de notre chantier. Il est donc important de visiter et de contrôler tous les chantiers dans les alentours afin de récolter les éléments encore disponibles de ce site.

Le puits de Molenbeek-Saint-Jean se trouvait très probablement près d'un bâtiment semblable à celui qui fut étudié à Jette. D'autres exploitations agricoles romaines sont attestées à Laeken (Hoogleest et Stuyvenberg), Anderlecht, Dilbeek, Meise, Zellik, Asbeek, Merchtem, Opwijk, etc... Contrairement aux *villae* de Dilbeek, d'Asbeek et de Merchtem, nous n'avons pas encore trouvé de sépultures, très probablement à incinération, près des bâtiments fouillés en Région bruxelloise. Cependant nous connaissons une série de tombes découvertes dans les environs de la chaussée d'Helmet, qui doivent être reliées à un habitat tout proche, mais non encore découvert. Les objets en céramique, verre, métal et os nous montrent clairement que leurs possesseurs appartenaient à une famille aisée. Nous ne savons pas non plus si les tombes étaient marquées par un petit monument funéraire ou s'il s'agissait de *tumuli* comme celui des Zeven Tommen fouillé à Zaventem au xvi^e siècle.

La raison pour laquelle nous rencontrons beaucoup moins de *villae* dans la partie orientale de la Région est probablement due au relief qui, de ce côté, était moins propice à l'installation d'exploitations agricoles. Cependant plusieurs mentions de découvertes romaines sont signalées entre le Maelbeek et la Woluwe. À Uccle aussi des éléments romains ont été trouvés, dont certains remontent même à l'époque d'Auguste, au début de notre ère.

Les deux *villae* mentionnées à Laeken furent probablement détruites vers 180 de notre ère. Pour le site de Tour et Taxis, nous possédons encore de la céramique datable de la première moitié du III^e siècle. C'est également le cas à Jette. En outre, on a découvert dans la cave de ce dernier bâtiment une couche d'incendie dans laquelle se trouvait une monnaie en argent, un « antoninien » frappé à Rome, sous l'empereur Valérien I^{er} en 254. Cette pièce fournit par conséquent une datation *post quem* pour la destruction de la villa de Jette. Même si la plupart des domaines agricoles ont été incendiés et que la population semble avoir quitté les lieux, quelques sites ont été réoccupés par la suite. À quelque 500 m de l'endroit où nous avons fouillé en 2015 les renforcements de la Senne, un puits romain a été découvert vers 1930. Il se situait au Laekenveld, près de la rue de l'Es-

caut et du Boulevard du Jubilé. Vers la fin du IV^e ou le début du V^e siècle, deux soldats, probablement des auxiliaires germaniques des Romains, ont trouvé une sépulture dans ce puits. Ils y avaient été enterrés avec leurs armes et parures. Ce n'est pas le seul exemple d'un puits utilisé à des fins funéraires. Un autre exemple est connu à Wemmel où trois corps d'hommes d'âge moyen, qui ont connu une fin violente, ont été jetés dans un puits ; la présence d'une fibule en argent du type à *tutulus* indique que ces événements ont probablement eu lieu vers 400.

Sur le site de Tour et Taxis, le paléochenal de la Senne s'est progressivement fermé après la présence romaine. Les habitants des *villae* environnantes n'étant plus sur place pour curer le (ou les) canaux, la nature a repris ses droits et un marais s'est formé. Les études palynologiques ont démontré cette hypothèse. Les plantes attestées quand les champs étaient travaillés ont complètement disparu. Il faudra attendre les multiples travaux d'infrastructure de la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours pour que le site soit revitalisé.

Stephan VAN BELLINGEN
Archéologue aux Musées royaux
d'Art et d'Histoire,
Chargé de mission auprès du Département du Patrimoine archéologique de la Direction des Monuments et Sites de la Région de Bruxelles-Capitale (SPRB)

DÉCOUVERTE À ORCHIES (FRANCE) DE QUATRE STATUES MONUMENTALES EN PIERRE⁹

Nous voulons par cette note vous informer de la découverte totalement inattendue, lors de fouilles archéologiques préventives menées par l'INRAP (Institut national de recherches archéologiques préventives) à Orchies (département du Nord, France) rue Letellier en

mars 2013, de quatre statues en pierre d'une exceptionnelle qualité, qui furent retrouvées dans un bon état de conservation (fig. IV.1). Ces statues ont été déposées au Palais des Beaux-Arts de Lille en 2015. Elles ont pu être identifiées grâce à leurs attri-



Fig. IV.1 – Situation des statues au moment de leur dégagement par l'équipe de l'INRAP. Un moine et le personnage d'Agnès déposés tête-bêche sont en bon état de conservation. © Dominique Bossut/INRAP.

⁹ Voir au sujet du contexte de découverte l'article paru dans la *Revue du Nord*, Marion AUDOLY *et al.*, "Un diagnostic au cœur de la ville médiévale d'Orchies : découverte d'un ensemble statuaire remarquable", *Revue du Nord*, 2015/5, n°413, p. 281-303. Voir aussi la revue *Archéologia*, "Les statues d'Orchies entrent au Musée de Lille" : AUDOLY, M., BARRAGUÉ-ZOUIA, L., DEBS, L., VINCENT, V., "Quatre statues exceptionnelles entrent au Palais des Beaux-Arts de Lille", *Archéologia*, n° 546, septembre 2016, p. 24-31.



Fig. IV.2 – Statue de Marie Madeleine avant les travaux de restauration. La statue lors de cette phase de restauration présente encore une gangue terreuse couvrante © Dominique Bossut/INRAP.

buts : une Marie-Madeleine et une sainte Agnès datées entre 1510 et 1530, ainsi que deux moines remontant sans doute au xvii^e siècle. Pour trois d'entre elles au moins, les visages sont bien conservés également.

La statue représentant Agnès (H.: 142 cm) se caractérise par d'importantes mèches de cheveux ondulés retombant sur les épaules et longeant les bras de la statue. Elle

peut être rapprochée d'une sainte Catherine d'Alexandrie (H.: 101 cm) (Musée provincial des Arts anciens du Namurois).

La statue de Marie-Madeleine (H.: 123 cm) (**fig. IV.2**) tient dans la main gauche un livre ouvert et dans la main droite un pot à onguents aux bandes ornementales torsadées. Une riche coiffe décorée de gemmes nous montre en disposition asymétrique deux tresses

dont les extrémités reposent sur les épaules du personnage. La coiffe semble maintenue au ras du cou au moyen d'un nœud sous le menton. Le visage sobre, sans ride, présente un léger sourire. Notons une caractéristique de cette sculpture, le rendu des yeux ouverts dont les paupières supérieures ont une forme de demi-lune. Le drapé de la robe et du manteau sont omniprésents et déterminent le volume¹⁰.

Des rapprochements avec les sculptures hennuyères, voire brabançonnaises ne sont pas à exclure. À titre d'exemple, nous proposons une comparaison entre le visage de Marie-Madeleine et celui d'une

Vierge à l'enfant (H.: 52 cm) conservée au Musée de Gand (*Museum voor Schone Kunsten*) et datée du premier tiers du XVI^e siècle. Elle est attribuée à une production montoise. On y retrouve le large front, les paupières supérieures en croissant de lune, une forme en V du visage et un léger sourire.

Ces statues qui viennent de faire l'objet d'une restauration minutieuse, viennent de rejoindre l'intéressante collection de sculptures du musée lillois, qui compte notamment une grande statue en pierre blanche d'une Vierge à l'enfant polychrome dite « de Saint-Sauveur ».



¹⁰ Pour plus d'information, voir fr.wikipedia.org/wiki/Belles_du_Nord et sur le site de l'INRAP, à la page actualités sous le titre "Des statues découvertes lors d'un diagnostic entrent au Palais des Beaux-Arts de Lille.", <http://www.inrap.fr/des-statués-decouvertes-lors-d-un-diagnostic-entrent-au-palais-des-beaux-arts-de-10936>.

UN POÈME INÉDIT DU MILIEU DU XV^e SIÈCLE RELATIF À LA VILLE DE BRUXELLES

Sous le titre « Ein spätmittelalterliches Stadtlobgedicht auf Brüssel », le philologue allemand Thomas Haye vient de publier, dans la vénérable revue d'études latines *Latomus* (t. 75, 2016, fasc. 3, p. 712-720), un poème inédit du milieu du xv^e siècle relatif à la ville de Bruxelles. Même si ce texte, d'une petite cinquantaine de vers, ressortit au genre conventionnel et stéréotypé des *Laudes urbium*, il contient quelques éléments qui méritent d'être mis en évidence.

Un manuscrit de la Bibliothèque universitaire de Fribourg-en-Brigau (Freiburg i.Br., Universitätsbibliothek, Hs. 243¹¹) contient, parmi des textes latins de Cicéron et de Juvénal, de Pétrarque et de Guglielmo Traversagni notamment, la transcription d'un petit poème qui détonne par rapport à l'ensemble (f^o 91 v^o). Le manuscrit lui-même est dû à la plume de Konrad Odernheim († 1485) qui fut professeur ordinaire à la Faculté de Droit de l'Université de Fribourg et dont la bibliothèque personnelle devint propriété de cette université en 1526. Il est possible de dater le manuscrit très précisément de 1455, alors qu'Odernheim était étudiant à Pa-

doue. Le poème n'est assurément pas l'œuvre d'Odernheim lui-même, qui n'en connaissait qu'une version imparfaite (lacunaire ou inachevée) mais, comme on le verra plus loin, la personnalité de l'auteur peut être quelque peu précisée.

Le poème commence par l'évocation d'un songe : l'auteur, endormi, voit apparaître l'image d'une ville (*cuiusdam effigies opidi*), dont l'élégance et la prestance l'impressionnent mais qu'il ne reconnaît pas. Une voix céleste lui précise alors qu'il s'agit de Bruxelles, la ville dans laquelle il demeure (*Cur miraris opidum, quod immoraris, Bruxella dictum omnibus ?*). L'auteur s'adresse alors à Bruxelles en lui souhaitant de ne pas connaître le sort de tant d'autres illustres cités, détruites par la guerre ou les révoltes. Il évoque ses sources ou ses fontaines (*aque fontis vivi*), ses murs et ses remparts (*muri non proclivi et antemuralia*), ses innombrables « citadelles » (*arces*). En raison de sa beauté, les « princes » viennent y résider (*in te sedent principes*) ; un duc puissant et un éminent prélat y ont établi leur siège (*duci sedes est potenti et prelato excellenti*). Sur ses collines fertiles

¹¹ Manuscrit disponible en ligne : <http://dl.ub.uni-freiburg.de/diglit/h243>.

(*montes fertiles*), les céréales (*blada*) sont abondantes et, dans ses agréables vallées (*neque valles grate desunt*), des animaux sauvages (*bruta*) trouvent leur nourriture. Comparable à Troie, Bruxelles est aussi une seconde Paris. Mais que seraient une telle situation et de tels remparts (*quid situm aut quid murum laudo ...*) si ne s'y ajoutait la sagesse ; puisse Bruxelles être toujours dirigée par des hommes prudents et férus de lettres¹²!

L'allusion au puissant duc renvoie évidemment au duc de Bourgogne Philippe le Bon (1419-1467) et le « remarquable prélat » ne peut être que l'évêque de Cambrai, Jean de Bourgogne (1439-1467), qui a effectivement montré une prédilection pour la vie à Bruxelles et qui

sera d'ailleurs enterré dans le chœur de la collégiale Saints-Michel-et-Gudule¹³. Les *arces* ne sont, me semble-t-il, pas des tours (« Türme ») comme le suggère Thomas Haye, mais désignent les résidences des familles nobles¹⁴ et, surtout, l'*Aula Magna* du palais du Coudenberg dont les travaux commencent vers 1452¹⁵. Quant aux *muri* et *antemuralia*, que Th. Haye rend simplement par « murs » (« Mauern ») et « bastions » (« Bastionen », notion, par ailleurs, anachronique), il pourrait s'agir d'une allusion aux deux enceintes de Bruxelles. Enfin est-ce trop solliciter le texte de penser à la warande pour l'allusion au gibier qui peuple les vallées bruxelloises¹⁶? Quant à la comparaison avec Paris, elle s'appuie sur des mots peu compréhensibles

¹² Le manuscrit montre là une évidente lacune ; Th. Haye (*op. cit.*, p. 714) traduit, avec prudence, par « in der philosophischen Literatur ».

¹³ Sur l'évêque Jean de Bourgogne, demi-frère du duc Philippe le Bon, voir Monique MAILLARD-LUYPAERT, « Bourgogne, Jean de, évêque de Cambrai (1439-1480) », dans *Nouvelle Biographie Nationale*, t. 11, Bruxelles, 2012, p. 69-72 ; EAD. & Alain MARCHANDISSE, « Les dernières volontés de Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai (1439-1480). Édition critique des testaments et codicilles », dans *Le Moyen Âge*, t. 119, 2013, p. 85-129 ; EAD., « Jean de Bourgogne, bâtard de Jean sans Peur, évêque de Cambrai de 1439 à 1480 », dans ÉRIC BOUSMAR, Alain MARCHANDISSE, Christophe MASSON & Bertrand SCHNERB, eds, *La bâtardise et l'exercice du pouvoir (XIII^e-début XVI^e siècle)*. Lille, Revue du Nord, 2015 (Hors série, coll. Histoire, 31), p. 11-52.

¹⁴ David Guillardian me suggère que le choix du mot *arx* pourrait être dû à un jeu de mots et évoquer aussi le quartier et l'hospice ter Arken, légèrement en contrebas de l'*Aula magna* ; cfr, par exemple, Michelle TASIAUX, « L'hospice Terarken à Bruxelles, des origines à 1386. Problèmes relatifs à sa fondation et à son évolution institutionnelle », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 57, 1980, p. 3-36.

¹⁵ Cfr, par exemple, Claire DICKSTEIN-BERNARD, « La construction de l'*Aula magna* au palais du Coudenberg. Histoire du chantier (1452-1461?) », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 68, 2007, p. 35-64.

¹⁶ Th. Haye (*op. cit.*, p. 715, n. 5) essaie de trouver une explication à la mention de ces animaux sauvages, mais sans convaincre.

(*sacra iura*) dans le contexte bruxellois, puisque l'étude du droit n'a pas fleuri à Bruxelles au xv^e siècle¹⁷ ; peut-être faut-il y voir un clin d'œil de la part de l'auteur.

Comme l'allusion à l'installation de Philippe le Bon à Bruxelles ne peut être antérieure à 1430-1440 et, plus vraisemblablement, aux environs de 1450¹⁸ et que le texte du poème a été recopié à Padoue en 1455, la « fourchette » chronologique est extrêmement limitée. L'auteur du poème est Bruxellois ou, du moins, il a résidé à Bruxelles ; Thomas Haye se de-

mande donc s'il ne pourrait s'agir d'un camarade d'études de Konrad Odernheim, rencontré à Padoue. La *Laus bruxellensis opidi* aurait pu être composée à Padoue en 1455, sans jamais être vraiment terminée ou peaufinée. Elle aurait été alors immédiatement recopiée par Odernheim dans un de ses manuscrits de travail ; ce qui l'aurait préservée. Ce qui expliquerait aussi pourquoi elle figure dans un manuscrit « privé » et non dans un recueil officiel bruxellois. Cette hypothèse ingénieuse me paraît tout à fait recevable.

Alain DIERKENS



¹⁷ Th. Haye (*op. cit.*, p. 714) se demande s'il ne s'agirait pas d'une allusion à la « croix de Bruxelles » conservée à Saints-Michel-et-Gudule (cfr, par ex., Placide LEFÈVRE, « Un reliquaire du xi^e siècle conservé à la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles », dans *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique*, n. s., t. 49, 1967, p. 224-245 ; Jean-Claude GHISLAIN, « Croix-reliquaire anglo-saxonne », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 53, 1975 [= catalogue *Cathédrale Saint-Michel. Trésors d'art et d'histoire*], p. 190-194, n° 147 ; Leslie WEBSTER, « Reliquary Cross », dans Janet BACKHOUSE, D.H. TURNER & Leslie WEBSTER, eds, *The Golden Age of Anglo-Saxon Art, 966-1066*. Londres, British Museum Publications, 1984, p. 90-92, n° 75 ; etc.). Cette hypothèse me semble sans aucun fondement.

¹⁸ En dernier lieu, Claire DICKSTEIN-BERNARD, « La période bourguignonne : quelques données historiques », dans Vincent HEYMANS, dir., Laetitia CNOCKAERT & Frédérique HONORÉ, coord., *Le palais du Coudenberg à Bruxelles. Du château médiéval au site archéologique*. Bruxelles, Mardaga, 2014, p. 94-103.

RAPPEL

COTISATION 2017 !

**La cotisation annuelle est
de 35 €,
à verser sur le compte n°
BE24 0000 0265 1938**

de la Société royale
d'Archéologie de Bruxelles.
Un supplément de 5 € est
demandé pour la livraison
postale des *Annales* qui, à
défaut, sont distribuées lors
des réunions et des activités.

Elle donne le droit de recevoir
les *Annales*, ainsi que la
Lettre mensuelle et le *Bulletin
d'Information trimestriel*, et
permet de participer aux
diverses activités de la
Société (conférences, visites
de sites et de châteaux dans et
hors de Bruxelles,
expositions, ...).

Merci d'indiquer clairement
sur le virement, soit
« Membre » (35 €), soit
« Membre + Port » (40 €).

COLOPHON

**COMITÉ DE RÉDACTION DE CE 78°
*BULLETIN D'INFORMATION***

Pierre ANAGNOSTOPOULOS
Alain DIERKENS
Michel FOURNY
Didier MARTENS
Stephan VAN BELLINGEN
Corinne VAN HAUWERMEIREN
Jean-Didier VAN PUYVELDE
ANDRÉ VANRIE

Coordination et réalisation :
Jean-Didier VAN PUYVELDE

SOCIÉTÉ ROYALE D'ARCHÉOLOGIE DE BRUXELLES A.S.B.L.

c/o Université libre de Bruxelles,
CP 133/01

Avenue Franklin Roosevelt, 50
B-1050 Bruxelles

Tél.: 02/650.24.97 - 650.24.86

Courriel : secretariat@srab.be

Web : <http://www.srab.be>